

# Évangéliser les Canadiens français: missions et retraites paroissiales au XIX<sup>e</sup> siècle

Par **Lucia Ferretti**, professeure, Département des sciences humaines, Université du Québec à Trois-Rivières et **Christine Hudon**, professeure, Département d'histoire, Université de Sherbrooke

*Les chantiers de l'Atlas historique du Québec: Les missions au Québec et du Québec dans le monde*, sous la direction de Frédéric Laugrand et Gilles Routhier – [www.atlas.cieq.ca](http://www.atlas.cieq.ca)

POUR CITER CET ARTICLE, UTILISER L'INFORMATION SUIVANTE:

Ferretti, Lucia et Christine Hudon, «Évangéliser les Canadiens français: missions et retraites paroissiales au XIX<sup>e</sup> siècle», dans Frédéric Laugrand et Gilles Routhier (dir.), *Les missions au Québec et du Québec dans le monde* (CIEQ, coll. «Les chantiers de l'Atlas historique du Québec»: [www.atlas.cieq.ca](http://www.atlas.cieq.ca)), 2014, 22 p.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URL <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Tous droits réservés. Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)  
Dépôt légal (Québec et Canada), 3<sup>e</sup> trimestre 2014.  
ISBN 978-2-921926-38-6 (PDF)

---

Les chercheurs du CIEQ, issus de neuf universités, se rejoignent pour étudier les changements de la société québécoise, depuis la colonisation française jusqu'à nos jours. Leurs travaux s'inscrivent dans trois grands axes de recherche: les populations et leurs milieux de vie, les institutions et les mouvements sociaux et la culture québécoise: diversité, échanges et transmission. Ils privilégient une approche scientifique pluridisciplinaire originale pour comprendre le changement social et culturel dans ses dimensions spatiotemporelles – [www.cieq.ca](http://www.cieq.ca)

# ÉVANGÉLISER LES CANADIENS FRANÇAIS: MISSIONS ET RETRAITES PAROISSIALES AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Par **Lucia Ferretti**, professeure, Département des sciences humaines, Université du Québec à Trois-Rivières  
et **Christine Hudon**, professeure, Département d'histoire, Université de Sherbrooke

Tous droits réservés. Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)  
Dépôt légal (Québec et Canada), 3<sup>e</sup> trimestre 2014.  
ISBN 978-2-921926-38-6 (PDF)  
ISBN 978-2-921926-39-3 (HTML)

ÉVANGÉLISER. NON SEULEMENT LES PAÏENS, MAIS LES CHRÉTIENS EUX-MÊMES. SUR CE FRONT, L'ÉGLISE NE PEUT SE PERMETTRE AUCUN REPOS. AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, PARMIS LES FORMES QUE PREND L'ÉVANGÉLISATION DES POPULATIONS DÉJÀ CATHOLIQUES, LA NEUVAINES DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER PUIS LES PREMIÈRES MISSIONS POPULAIRES SE DISTINGUENT, BIEN QU'ELLES SOIENT ENCORE MENÉES À PETITE ÉCHELLE. APRÈS 1840, MISSIONS ET RETRAITES SONT DÉSORMAIS PRÊCHÉES AUX QUATRE COINS DU QUÉBEC ET BIEN AU-DELÀ, ALORS QUE LES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE ET LES JÉSUITES PUIS, À PARTIR DES ANNÉES 1870, LES DOMINICAINS ET LES RÉDEMPTORISTES FONT DE CET APOSTOLAT UNE DE LEURS VOCATIONS PRINCIPALES.

## Les premières entreprises

Après la disparition du dernier jésuite au Bas-Canada, en 1800, la pratique de la neuvaine de Saint-François-Xavier, qui avait été établie par la Compagnie de Jésus dès l'époque de la Nouvelle-France, au moins dans certaines paroisses, est reprise par les sulpiciens à l'église Notre-Dame de Montréal, mais dans un esprit assez différent. D'une durée chaque année de neuf jours de prières privées, centrées sur la demande adressée au saint d'intercéder auprès de Dieu dans les situations difficiles de la vie personnelle, la neuvaine prend peu à peu l'aspect d'un cycle de prédications accompagnant des prières et orientées vers la conversion des fidèles. Dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la neuvaine de Saint-François-Xavier se répand dans les paroisses de la région puis du diocèse de Montréal; elle atteindra le maximum de sa popularité avant 1850<sup>1</sup>.

À partir de 1839, par ailleurs, des prêtres du diocèse de Québec se regroupent pour organiser les premières missions paroissiales. Cette formule, imaginée en France au XVII<sup>e</sup> siècle, mais à laquelle on n'avait pas encore eu recours au Canada, poursuit les mêmes objectifs de conversion que la neuvaine, bien qu'elle dure davantage de jours et qu'elle soit plus dramatique encore. Car les missions instituent un temps exceptionnel dans les paroisses où elles sont prêchées, en marge des scansions, habituels

moments forts du temps liturgique; elles concernent un grand nombre de prêtres, elles mettent en œuvre divers rituels spectaculaires pour provoquer la conversion morale et elles insistent de manière appuyée sur la confession des péchés.

C'est tout cela que maîtrise à la perfection M<sup>gr</sup> de Forbin-Janson, qui laboure le Québec habité entre septembre 1840 et novembre 1841. Sur son passage, l'historiographie a tout dit: sa venue en une période de leur histoire nationale où les Canadiens français ont besoin d'espérance, sa manière de créer l'événement, sa parole et ses mises en scène, qui remuent les fidèles jusqu'au plus intime d'eux-mêmes en les faisant participer chacun pour soi et tous ensemble au grand drame du salut et son zèle à enrôler les hommes dans la Société de tempérance qu'il établit partout où il prêche<sup>2</sup>.

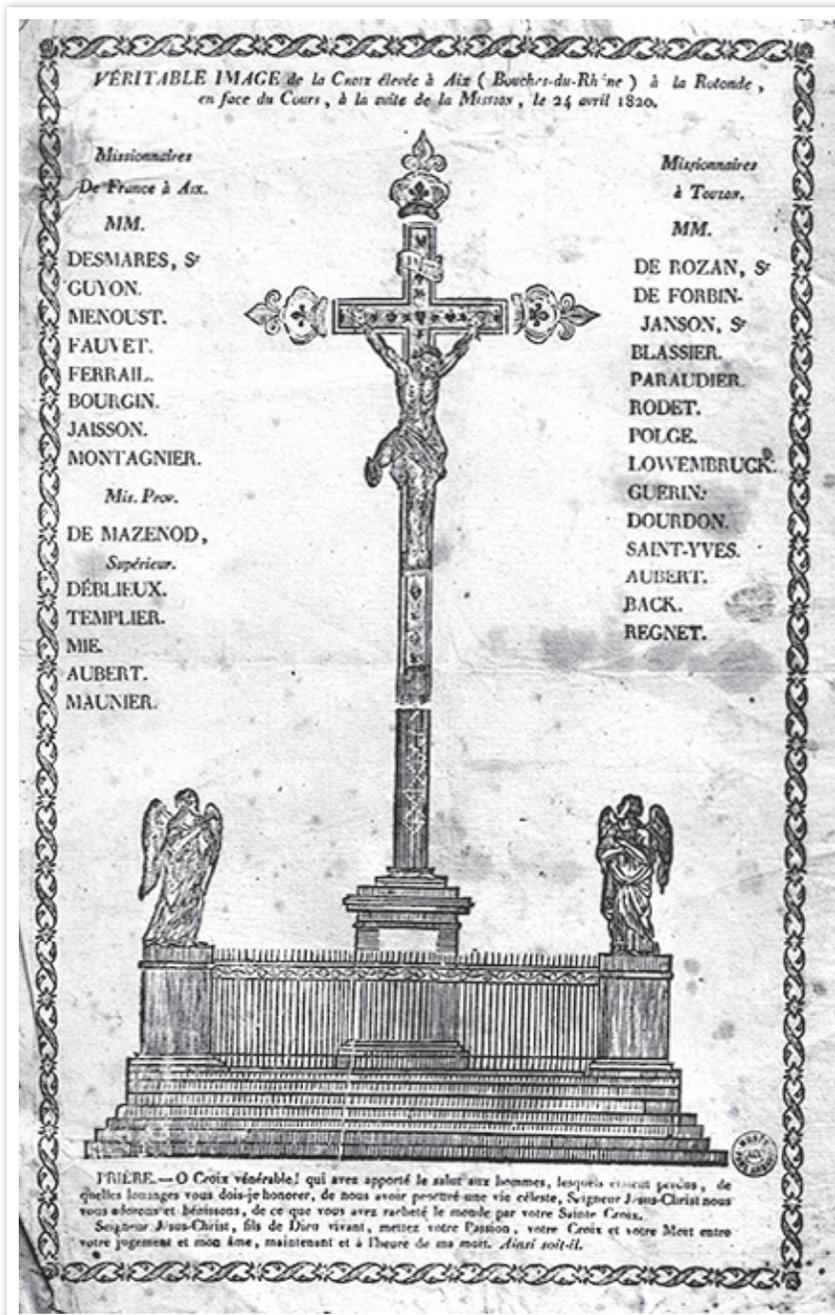


FIGURE 1 CROIX DE MISSION OBLATE, S. D., VERS 1850

Ottawa, Archives Deschâtelets.

Ainsi, alors même que M<sup>gr</sup> Ignace Bourget vient d'accéder au trône épiscopal de Montréal, l'Église du Québec a déjà commencé à se donner les moyens d'une nouvelle évangélisation des Canadiens français. Cependant, c'est lui, Bourget, qui va donner aux missions intérieures l'élan et l'ampleur qu'elles garderont jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qu'il veut, il le veut aussi bien pour les Amérindiens encore païens ou faiblement christianisés que pour les Canadiens français et les Irlandais catholiques qui, tous, seront rejoints de la même façon: la pastorale des missions vise à les ancrer profondément dans la religion et la culture catholiques, à les entraîner à corriger leurs mœurs (surtout l'intempérance et les fréquentations jugées trop libres) et à les rendre imperméables au prosélytisme protestant, qui s'accroît au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Rapidement, les missions joueront aussi un autre rôle, social celui-là: car les missionnaires, surtout les oblats, contribueront à agrandir le Québec habité, à ouvrir des régions entières à la colonisation et, peut-être, à détourner un certain nombre de Canadiens français de l'émigration. Ils déploieront aussi leur apostolat auprès de ceux qui ont tenté, de manière temporaire ou définitive, l'aventure états-unienne.

### **Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, oblats et jésuites quadrillent une première fois le territoire**

Invités par M<sup>gr</sup> Bourget lors de son premier voyage en Europe, les oblats de Marie-Immaculée arrivent dans le diocèse de Montréal en décembre 1841 et les jésuites, en mai 1842. Conformément à leur charisme propre, l'évêque destine les oblats avant tout aux missions populaires, tandis qu'il a fait venir les jésuites surtout pour qu'ils fondent des maisons d'éducation et se chargent des missions indiennes du Canada-Ouest; cependant, les fils d'Ignace de Loyola devront aussi prendre leur part de la prédication extraordinaire à la population canadienne-française et irlandaise<sup>3</sup>. À peine installées, les deux congrégations se mettent à l'œuvre. Aux jésuites, M<sup>gr</sup> Bourget réserve les plus vieilles paroisses, les mieux développées, depuis Rigaud jusqu'à Sorel en passant par Saint-Eustache sur la rive nord, ou Varennes sur la rive sud; en effet, leurs quelques incursions dans les cantons de l'Est, en 1843-1844, les découragent rapidement: chemins impraticables, prédication sous les arbres ou dans une cabane «entrouverte de tous côtés», population misérable, ce n'est pas tellement pour eux<sup>4</sup>. Les oblats, quant à eux, arpentent déjà presque tous les coins du Québec, marchant, canotant, portageant dans l'immensité du territoire. Avant 1850, ils participent à la fondation de missions non seulement dans la région montréalaise, mais aussi dans les cantons de l'Est, l'Outaouais, la Mauricie, le Saguenay, et jusqu'à la Rivière-Rouge dans les Territoires du Nord-Ouest; ils vont même au Labrador<sup>5</sup>.

Les premiers essais ne vont pas sans frictions: une mission dure quelques semaines, une neuvaine, neuf jours évidemment, et une retraite habituellement huit jours, au cours desquels les propos des oblats français (sans doute aussi des jésuites) froissent parfois les curés canadiens. Ceux-ci ne sont pas trop convaincus encore de l'efficacité de ce mode d'évangélisation. Certains prennent aussi ombrage des succès de ces prédicateurs: «depuis quelques années, on dit tant de choses des étrangers, qu'ils sont supérieurs aux Prêtres canadiens, qu'il répugne à ceux-ci de les avoir en contact», explique un curé en 1844<sup>6</sup>. Beaucoup, en outre, trouvent que le déploiement grandiose qu'impose cette formule pastorale leur coûte cher. En effet, même si, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Association pour l'œuvre de la propagation de la foi finance, en partie du moins, plusieurs missions<sup>7</sup>, les paroisses les mieux nanties doivent assumer la totalité des dépenses. Et celles-ci sont parfois élevées. Par exemple, à Rigaud en 1844, les jésuites sont attendus sur un grand pied: allée d'arbres, grands drapeaux, multitude de gens pour l'accueil, cavaliers en double haie<sup>8</sup>. Partout, il faut décorer l'église avec magnificence, multiplier les cierges et les autres éléments du culte susceptibles de créer une atmosphère particulière, une liturgie hors de l'ordinaire<sup>9</sup>. Les évêques doivent donc faire pression sur certains curés récalcitrants pour qu'ils fassent tous les quatre ou cinq ans des missions dans leur paroisse<sup>10</sup>.

S'inspirant sans doute des formules mises en œuvre par les communautés religieuses, des prêtres séculiers font aussi une spécialité de la prédication extraordinaire. Dans les années 1840 et 1850, Charles Chiniquy et Alexis Mailloux jouissent ainsi, comme prédicateurs de la tempérance, d'une réputation qui dépasse les frontières de Québec, leur diocèse d'origine. D'autres curés, aux talents oratoires reconnus dans les paroisses voisines, reçoivent de temps à autre une invitation de confrères

souhaitant réveiller le zèle religieux de leurs paroissiens. Au milieu de la décennie 1860-1870, Édouard Durocher, un curé retraité, prêche plusieurs retraites dans le diocèse de Saint-Hyacinthe<sup>11</sup>. La disponibilité de ces prêtres et peut-être aussi le coût moindre de leurs prédications rendent leurs services particulièrement attrayants pour les curés qui veulent inscrire à peu de frais leur paroisse dans cette nouvelle forme de pastorale.



FIGURE 2 BANNIÈRE DE TEMPÉRANCE  
Archives de la Maison provinciale des o.m.i., Richelieu.

Pour acculturer au catholicisme le plus orthodoxe «ce peuple plein de foi mais ignorant des vérités les plus essentielles au salut<sup>12</sup>» comme en jugent les jésuites, les missionnaires ne lésinent pas. Les missions et les retraites allient chant, prière, catéchisme, ce dont se charge un diacre lorsque l'un d'eux accompagne l'équipe des prédicateurs; en plus des instructions, de nombreuses cérémonies renforcent l'élan vers le changement de vie. Les oblats font faire une procession *nudo pede*, sauf en hiver; ils font aussi honorer Marie: on prépare et on orne une statue de la Vierge, on éclaire l'église seulement avec un luminaire et des cierges, un prêtre fait une instruction sur la dévotion à la Mère de Dieu tandis

qu'un autre lui consacre la paroisse<sup>15</sup>. Les jésuites, de leur côté, encouragent la dévotion au Sacré-Cœur. En général, dans les années 1850, les missions et les retraites se déroulent de la manière suivante: messe à 5h en été, à 5 h 30 en hiver; confessionnal de 6 h à 8 h puis de 8 h 30 à la communion de la messe de mission, qui commence vers 9 h 30; prédication après cette messe, salut au Saint-Sacrement, ce qui mène à midi. Vers 13 h commence l'exercice du soir: le prêtre est en chaire pour réciter le chapelet; à partir de 15 h environ jusqu'à l'angélus, il est au confessionnal. Dans les villes, les confessions peuvent se poursuivre jusqu'à 22 h et même minuit<sup>14</sup>. En plus, surtout dans les endroits éloignés et dépourvus de curé résidant, les missionnaires profitent de leur passage pour baptiser les enfants, régulariser les unions, visiter les malades, préparer et admettre les chrétiens de tous âges à la première communion.



FIGURE 3 NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR, VERS LE MILIEU DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE  
Centre d'archives jésuites, T-0017

Comme le dit un jésuite, les meilleurs prédicateurs sont ceux qui savent «jeter tout le monde en enfer au début de la retraite et ouvrir toutes grandes les portes du ciel le dernier jour<sup>15</sup>». Pour cela, ces «commis voyageurs du Christ» doivent être pourvus de qualités bien précises<sup>16</sup>. D'abord «d'une voix sonore qui ne s'alt[ère] jamais et d'une poitrine que ni le chant ni la prédication ne [peuvent] fatiguer»; il faut aussi qu'ils sentent ce qu'ils annoncent, qu'ils manifestent une conviction profonde, qu'ils se fassent «tribun de la chaire» à l'occasion, qu'ils sachent parler «d'une voix tonnante» et «avec véhémence des grandes vérités» et «des motifs les plus capables de convaincre et de déterminer [les fidèles] à l'accomplissement de leurs devoirs». Mais, même lorsque leur éloquence ne dispose que de moyens ordinaires, ils doivent toujours être «instruits en dogme et en morale» tout en adaptant leur prédication à leur auditoire, par des «sermons composés, simples, substantiels, appris par cœur pour se conformer à la Règle des oblats, et si bien rendus qu'ils ressembl[ent] à une improvisation» car ils se sont pratiqués auparavant dans leurs églises. Savoir prêcher pourtant ne suffit pas. Il faut aussi savoir confesser, ce qui exige patience, onction et compassion. Les nécrologies le soulignent comme un point faible lorsqu'un missionnaire a montré dans sa vie «un peu de rigidité dans la direction des âmes et l'administration des sacrements».

Soucieux de transmettre à leur auditoire l'essentiel du credo catholique, les missionnaires s'attachent aussi à corriger les comportements jugés déviants<sup>17</sup>. Combien d'instructions pour prédire les conséquences funestes de l'ivrognerie et dénoncer les hôteliers peu scrupuleux, ou pour exhorter les fidèles à cesser les rixes entre eux, combien pour avertir des dangers des fréquentations entre jeunes gens et jeunes filles et reprocher aux parents de si peu surveiller leurs grands enfants, combien pour condamner la «propagande protestante» et rappeler aux catholiques qu'ils sont perdus s'ils ne repoussent pas «les Suisses» sans ménagement! Les jésuites, plus préoccupés de doctrine que les oblats, font du reste de la lutte contre le protestantisme et le libéralisme la grande matière de leur propos, autant dans les paroisses qu'ils visitent que dans les lettres qu'ils envoient à leurs supérieurs en Europe. Pourtant, malgré leur rhétorique assez belliqueuse et leur travail acharné, leur correspondance mentionne peu d'abjurations entre 1842 et 1853, sans doute parce que les protestants, somme toute, n'ont provoqué que peu de conversions<sup>18</sup>!

Au total, un bon missionnaire «remue les consciences, touche les cœurs, convertit les plus endurcis, renouvelle les paroisses et produit un bien vraiment durable<sup>19</sup>». Pour plus d'efficacité, des retraites spécialisées, destinées tantôt aux filles ou aux garçons, tantôt aux femmes ou aux hommes mariés, sont organisées, surtout à compter des années 1860. L'horaire est alors pensé de manière à attirer un maximum d'auditeurs, et les sermons sont conçus pour rappeler aux uns et aux autres les vertus que leur sexe et leur condition sociale leur imposent de pratiquer. Afin d'assurer la pérennité des effets de cette prédication extraordinaire, jésuites et oblats s'emploient par ailleurs à fonder congrégations laïques et confréries pieuses, dans lesquelles ils cherchent à enrôler le plus de paroissiens possible. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, leur effort porte surtout sur la tempérance, évidemment, et sur les congrégations de la Bienheureuse Vierge Marie pour les hommes, les femmes, les jeunes gens et les jeunes filles, réunis dans des sections différentes<sup>20</sup>. Les prédicateurs laissent aussi des signes tangibles de leur venue: à Saint-Denis-sur-Richelieu tout comme à Blanc-Sablon, Maniwaki, Gracefield ou à Rigaud, c'est la plantation de grandes croix; à Laprairie, plutôt la restauration de celle qui orne le tombeau de Kateri Tekakwitha<sup>21</sup>. Images pieuses, médailles et petits livres de dévotion sont offerts aux retraitants.

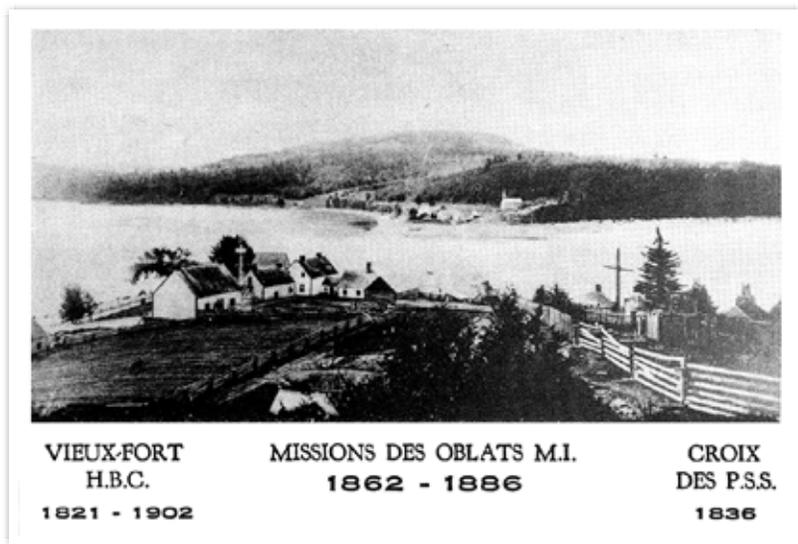


FIGURE 4 VIEUX FORT TÉMISCAMINGUE, 1862-1886  
Archives provinciales des o.m.i., Richelieu, 1G2/68-17.

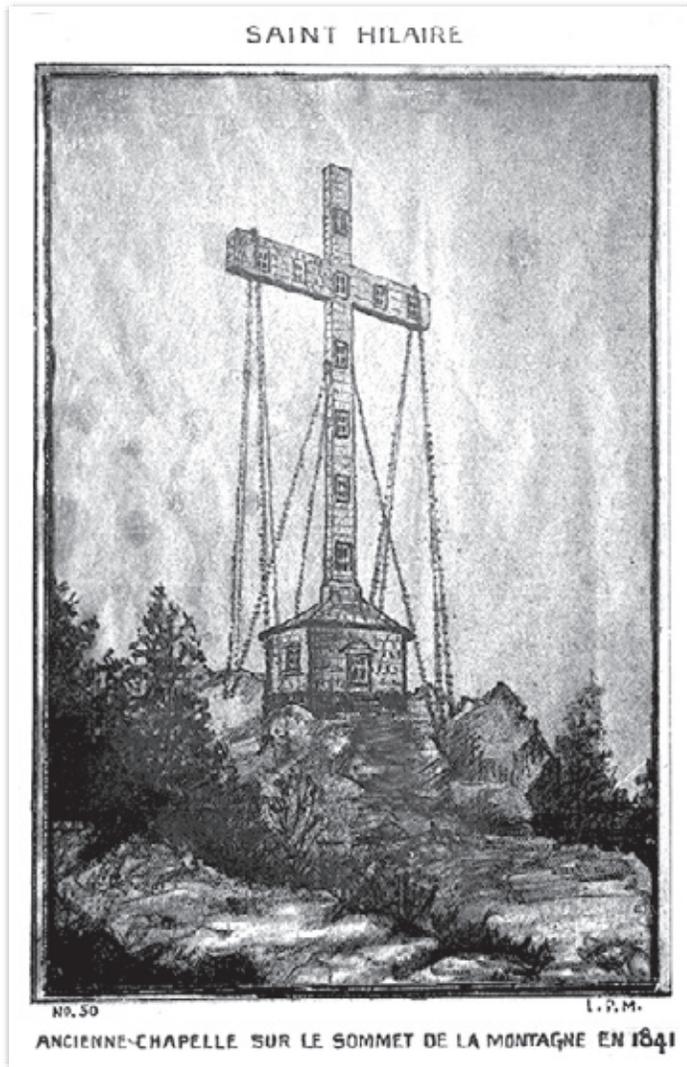


FIGURE 5 LA CROIX DE MISSION À SAINT-HILAIRE EN 1841.  
Maison provinciale des o.m.i., Richelieu, 1G2/46-5.

## Agrandir le Québec habité: chantiers et zones de colonisation

À partir de 1844, au Saguenay et de là vers Tadoussac et jusqu'à Blanc-Sablon sur la Côte-Nord, pour la desserte de laquelle un poste est fondé en 1851 aux Escoumins, à partir de 1844 à Bytown, puis dans les chantiers le long de la Gatineau et de la rivière des Outaouais, après 1853 depuis Maniwaki, dès 1860 à Hull et 1863 au Témiscamingue, après 1869 dans la région de Mattawa en Ontario: partout, les oblats rejoignent les populations dispersées, attirent et organisent les nouveaux peuplements. Ils font venir des colons, leur trouvent quelques maigres moyens de subsistance au moins pour la première année, les établissent dans des colonies agricoles qu'ils placent le plus souvent sous le patronage de la Vierge; ils mettent sur pied des sociétés de colonisation dans les plus vieilles paroisses et, à l'occasion, des cercles agricoles dans les nouvelles colonies; ils contribuent à la création d'une congrégation, celle des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, ou font venir des religieuses de congrégations plus anciennes pour tenir les écoles et les hôpitaux; ils obtiennent des gouvernements la construction de routes, l'arpentage des terres, l'ouverture d'un bureau de poste; ils plaident auprès des compagnies de chemin de fer pour la mise en chantier de nouvelles lignes; ils ouvrent eux-mêmes, parfois, un moulin à scier ou un moulin à farine<sup>22</sup>.

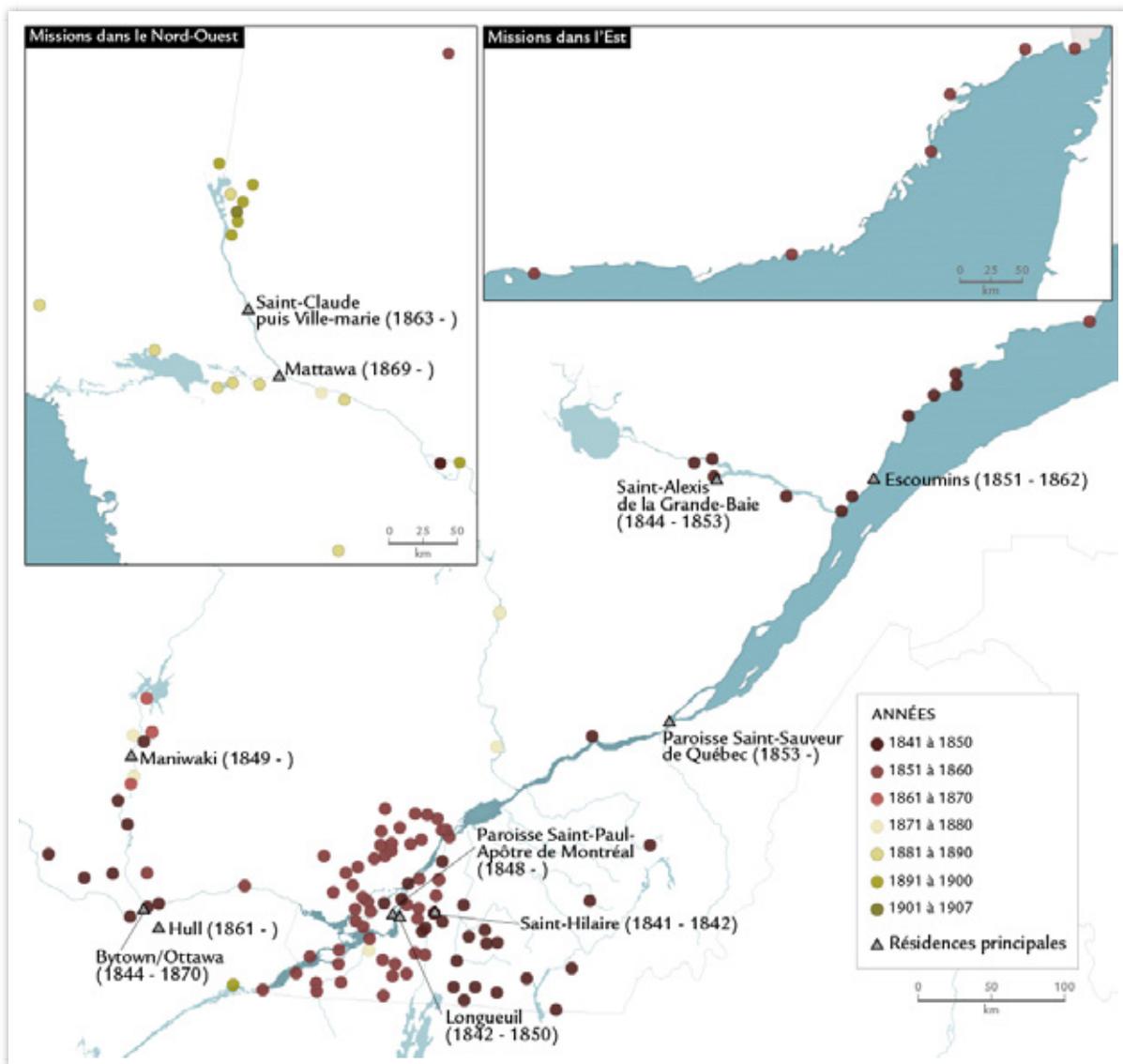


FIGURE 6 MISSIONS DES OBLATS AUPRÈS DES CANADIENS FRANÇAIS AU QUÉBEC ET EN ONTARIO ENTRE 1841 ET 1907 (PREMIÈRE VISITE)

Source: G. Carrière, o.m.i., *Histoire documentaire...* 10 vol.

Dans ces régions éloignées, les pères visitent les chantiers en hiver, et les colons pendant l'été. Entre janvier et mars, les oblats assignés aux missions des chantiers se lèvent à 4 h et, chargés de «sacoques gonflées de médailles et de chapelets», ils se déplacent pendant plusieurs jours d'affilée d'un campement à l'autre dépendant d'un même poste afin de célébrer la messe chaque matin à l'aube dans un endroit différent. Un seul exercice par jour suffit, à cause du travail des jeunes dans les bois. Après la messe, un cantique, la communion à 10 h, le sermon sur les grandes vérités du salut, la bénédiction du Saint-Sacrement, l'instruction familière, puis on chante un autre cantique. Ceux-ci sont souvent composés sur des airs populaires. L'instruction, truffée de locutions locales, porte quant à elle la plupart du temps sur le blasphème ou sur la tempérance. Avec ces solides jeunes hommes, il faut de l'entrain, se montrer aimable, jovial même, ne craindre ni les histoires un peu grivoises ou anticléricales ni les jeux de mots, afficher gaîté et franc-parler; savoir écouter, aussi, les difficultés qu'ils ne confient qu'au missionnaire. Une séance de tir au poignet ou un échange d'histoires drôles, quand ce n'est pas une courte conférence sur les dernières inventions en usage dans le Sud (telle l'électricité), prépare la soirée, qui se passe en confessions, murmurées dans un coin du camp isolé par un simple drap<sup>23</sup>. Avant de quitter l'endroit, les pères établissent une ligue contre le blasphème, une société de tempérance, et ils inscrivent les hommes dans l'Archiconfrérie du scapulaire du Mont-Carmel ou celle du Très Saint Cœur de Marie. Au printemps, les missionnaires descendent à Ottawa, Hull ou Québec et y attendent les hommes, venus conduire le bois. Les prêtres alors ne les lâchent pas, les poursuivent même jusque dans les maisons closes et dans les débits de boisson, et ils les entraînent à l'église pour des exercices du soir ou du dimanche propres à tranquilliser un peu les villes<sup>24</sup>. Les archives ne permettent pas de savoir ce que pensent les jeunes d'un tel zèle. Mais, lorsqu'ils regagnent leurs villages respectifs pour l'été, les oblats remontent, chez les colons cette fois. Il faut lire les mémoires du père Joseph Guinard, missionnaire pendant cinquante ans dans toutes les forêts du Québec et jusqu'à la Baie-James, pour saisir toute la démesure et la misère, disons-le, de la vie des chantiers et des missionnaires qui les desservent<sup>25</sup>.

### **Dans le dernier quart du siècle: «mission» accomplie!**

Peu à peu, l'organisation religieuse du territoire québécois se complète. Déjà à partir de 1861, les oblats commencent à passer de nouveau où ils ont fondé des missions et les transforment progressivement en paroisses bien organisées<sup>26</sup>. Ils ajoutent des dévotions à celles qu'ils ont d'abord encouragées. Ainsi, à la baie des Pères au Témiscamingue, les missionnaires instaurent la Confrérie du Saint-Rosaire puis les Quarante-Heures en 1888. À Maniwaki, le Mois du rosaire apparaît en 1889, le Mois de Saint-Joseph en 1890, puis celui des âmes du purgatoire; désormais, les exercices du carême peuvent aussi être donnés tous les soirs. À Sainte-Famille de Montcerf, où les épouses demandent en 1891 aux oblats de fonder une association des Dames de Sainte-Anne, elles se font répondre qu'il leur faut d'abord renoncer aux danses, ce qui montre bien qu'à la fin du siècle l'acculturation aux organisations catholiques s'est approfondie au point que les prêtres peuvent même différer le moment de leur donner satisfaction et imposer leurs conditions.



FIGURE 7 ÉGLISE DE LA MISSION DU NORD-TÉMISCAMINGUE, 2 JANVIER 1915  
Maison provinciale des o.m.i., Richelieu, 1G2/443.



FIGURE 8 3 MISSIONNAIRES OBLATS À MANIWAKI, ÉTÉ 1913  
Maison provinciale des o.m.i., Richelieu, 1G2/54-7.

Sans être totalement absents de ce mouvement en faveur de l'agrandissement du territoire québécois habité, les jésuites n'y participent pas beaucoup, sauf à Nomingue, entre 1882 et 1891 et par la fondation de la paroisse Sainte-Anne-des-Pins, à Sudbury, pour les ouvriers canadiens-français employés à la construction du chemin de fer du Canadien Pacifique<sup>27</sup>.

Pendant ce temps, les plus anciennes paroisses ont elles aussi continué de se développer. La culture des missions et des retraites s'y est finalement implantée et de nouveaux venus, des dominicains français et des rédemptoristes belges, ont bonifié l'offre missionnaire.

C'est de Saint-Hyacinthe et de Sainte-Anne-de-Beaupré, et non pas de Montréal, que rayonnent ces deux communautés aux traits et aux charismes bien distincts. Les dominicains se singularisent notamment par l'importance accordée à la formation spirituelle d'une élite religieuse. Contrairement,

par exemple, aux oblats, on ne voit pas naître, de leurs initiatives, de fermes modèles ou de sociétés de colonisation. Leur préoccupation première consiste à «former un noyau chrétien parmi les chefs politiques ou l'élite intellectuelle<sup>28</sup>».

Leur venue au Québec découle d'une rencontre intellectuelle et d'affinités doctrinales. Dans les années 1830, Joseph-Sabin Raymond, jeune prêtre au séminaire de Saint-Hyacinthe, découvre le catholicisme libéral et ses écrivains, notamment Henri Lacordaire. Il s'intéresse tout particulièrement à son entreprise de restauration de l'Ordre des prêcheurs, supprimé en France en 1790. En 1854, Raymond rédige un mémoire en faveur d'un établissement dominicain en sol maskoutain. Comme «la science ecclésiastique manque» au Canada, une fondation dominicaine contribuerait, croit-il, à la développer «par ses travaux et ses exemples<sup>29</sup>».



FIGURE 9 LES DOMINICAINS DU COUVENT DU TRÈS-SAINT-ROSAIRE EN 1893  
Archives des dominicains du Canada.



FIGURE 10 FAÇADE DU COUVENT DU TRÈS-SAINT-ROSAIRE DE SAINT-HYACINTHE DANS UNE PHOTO DE LA FIN DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE (PROBABLEMENT AUTOUR DE 1894)  
Archives des dominicains du Canada.

Après de longues négociations qui durent près de 20 ans, le père Thomas Bourgeois arrive à Saint-Hyacinthe, à la fin du mois d'août 1873, pour ouvrir un nouveau champ aux «missions étrangères» des dominicains, qui ne comptent aucun établissement en Amérique du Nord. Il est rejoint, un mois plus tard, par les pères Louis Mothon et Réginald Bernard. Simon Grappe, un frère convers chargé des travaux manuels, les accompagne.



FIGURE 11 LOUIS-THOMAS BOURGEOIS, O.P., PREMIER SUPÉRIEUR DES DOMINICAINS AU CANADA ET CURÉ DE LA PAROISSE NOTRE-DAME (DU MOIS D'AOÛT 1873 À FÉVRIER 1875)  
Archives des dominicains du Canada.

Rapidement, des communautés religieuses, des maisons d'enseignement et le clergé des diocèses environnants invitent les nouveaux venus à faire des retraites<sup>30</sup>. Ils prêchent dans les paroisses rurales et urbaines des diocèses de Saint-Hyacinthe, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke, et mettent sur pied, çà et là, leur Tiers-Ordre, destiné aux âmes d'élite – laïcs, prêtres et religieuses – désireuses de se plier à la règle dominicaine. Au début, le diocèse de Montréal leur reste fermé, le vieil évêque, M<sup>gr</sup> Bourget, donnant l'impression de les boudier en raison de leur adhésion au catholicisme libéral. C'est du moins ainsi qu'ils interprètent le fait qu'ils ne reçoivent aucune invitation de sa part ni du clergé montréalais avant 1879.

En plus d'attirer la curiosité, avec leur robe à capuce de laine blanche recouverte d'une chape noire, les dominicains amènent avec eux une réputation de prédicateurs au verbe simple, qui prononcent des instructions solides, appuyées sur une vaste culture et de bonnes études. Les mémoires de Joseph-Edmond Roy, notaire et historien, révèlent l'impression de nouveauté qu'ils laissent chez leurs auditeurs. En décembre 1873, alors qu'il étudie au séminaire de Québec – un établissement, il est vrai, largement gagné aux idées du catholicisme libéral –, Roy assiste à une prédication du père Bourgeois. La prédication des dominicains est, pour lui, une révélation:

Au lieu d'entendre parler, comme c'est l'habitude dans une retraite, des peines éternelles et du petit nombre des élus, au lieu de sermons dogmatiques, voici qu'on nous donnait une véritable conférence, dans le genre de Ventura, du père Félix, de Lacordaire. Voici que l'on nous parlait de l'accord de la foi et de la raison, de la supériorité des Écritures sur les données de la science; voici que l'on nous disait que ces ennemis apparemment irréconciliables pouvaient vivre à côté l'un de l'autre dans la plus parfaite harmonie. Nous nous délections aux sons harmonieux des périodes du prédicateur, nous suivions avec un incomparable charme le développement oratoire de ses idées généreuses, nous savourions ce langage plein, sonore, délicat, attique, émaillé des plus rares fleurs de la rhétorique. Et comme le costume blanc de l'orateur, avec son large manteau blanc, se prêtait à cette éloquence vibrante, chaude, presque théâtrale!<sup>31</sup>

Cependant, tout comme les jésuites et les oblats quelque trente ans plus tôt, les dominicains essuient leur part de critiques. Les premiers religieux retournés en France un ou deux ans après leur arrivée à Saint-Hyacinthe ont, semble-t-il, laissé une mauvaise impression dans une partie du clergé qui s'en méfie. On reproche aux dominicains, explique Hyacinthe Gadbois, la première de leur recrue canadienne, «de parler en libéraux, d'aller de ville et ville et de perdre leur temps au parloir<sup>32</sup>». Le travail missionnaire et la piété des paroissiens les stimulent et les motivent, mais les pères trouvent aussi la besogne ardue, tant les paroisses sont vastes – «aussi grandes qu'un canton de France»<sup>33</sup> – et la cadence de travail, vive. En fait, les premières années sont marquées par une tension entre l'idéal missionnaire et le travail quotidien qu'impose la desserte de la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire. Pourtant, et c'est là leur dilemme, les dominicains ne peuvent se délester de la cure qui leur assure un revenu annuel de 1000 \$ à 1200 \$ qui s'ajoute aux 600 \$ à 700 \$ tirés des émoluments, des quêtes et de la vente de livres et d'objets de piété que procurent les retraites et les missions paroissiales prêchées par chacun des missionnaires<sup>34</sup>.

Dès les années 1870, les dominicains le constatent: le Canada, qui suscite plus que sa part de vocations, «n'est pas un pays de mission<sup>35</sup>». Aussi formulent-ils le dessein de mettre en place une province et de fonder un noviciat. Par ailleurs, leur regard se tourne bientôt vers d'autres horizons, notamment vers la Nouvelle-Angleterre, qui offre de nouveaux défis apostoliques et des conditions matérielles avantageuses. Une première maison est ouverte à Lewiston, au Maine, en 1881, suivie d'une autre à Fall River, au Massachusetts, en 1888. L'implantation se poursuit ensuite en ville: à Ottawa en 1884, à Montréal en 1901, et à Québec en 1906. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, le parti pris de la communauté pour l'approfondissement doctrinal et la formation des élites politiques et intellectuelles a conduit les dominicains à s'installer en milieu urbain et à développer, avec le temps, un apostolat destiné surtout à la jeunesse étudiante.

La prédication rédemptoriste, elle, s'adresse d'abord aux populations laborieuses des campagnes et des villes. Simplicité, virulence et pittoresque sont les grands traits de cette parole, qui, à l'instar notamment de l'éloquence oblate, se veut facilement accessible: «Le plus ignorant des auditeurs doit [...] pouvoir suivre... La plus humble personne qui arrive au milieu du sermon doit être capable de saisir la suite de quoi il s'agit<sup>36</sup>.» Des phrases courtes, de nombreux exemples, des comparaisons, un ton vif et un débit varié visent à émouvoir pour susciter la crainte de Dieu et le repentir. Les rédemptoristes entretiennent volontiers une réputation de prédicateurs graves et austères. L'un d'eux parle d'une pastorale à «la hache» et de sermons qui flagellent<sup>37</sup>. Un ouvrage commémoratif évoque le «style foudroyant» des héritiers d'Alphonse de Liguori, fondateur de la communauté<sup>38</sup>. Dans la mémoire populaire, on se souvient d'eux comme des «rédemptterroristes». À coup sûr, la rhétorique rédemptoriste brise la monotonie du quotidien!

Le nom de la communauté évoque son œuvre première, le salut des âmes. Les premiers rédemptoristes œuvrant sur le sol québécois sont originaires de la province de Baltimore. À leur arrivée à Québec en 1874, on leur confie la paroisse Saint-Patrick et bientôt Sainte-Anne-de-Beaupré<sup>39</sup> qu'ils ne peuvent cependant desservir adéquatement en raison de leur langue. Des Belges

les relaient en 1879 et donnent le véritable coup d'envoi à l'apostolat rédemptoriste au Québec. La foi vive des Canadiens français, la simplicité de leurs manières et leur politesse plaisent immédiatement aux pères. Ils sont, dit l'un d'eux, «un peu bavards comme les Français, ayant même un petit air de distinction qui ne les fait pas du tout ressembler à ces villageois lourds et incultes dont les campagnes sont pleines en Belgique et en France<sup>40</sup>».

Dès qu'il les entend, M<sup>gr</sup> Langevin, le premier évêque rimouskois, est littéralement séduit par leur style et les invite à prêcher dans son vaste diocèse. De novembre jusqu'au printemps, les rédemptoristes arpentent dès lors la péninsule gaspésienne et le Bas-Saint-Laurent, réservant toutes leurs énergies, durant la belle saison, à l'accueil des pèlerins, qui d'année en année se pressent toujours plus nombreux à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Partout dans la baie des Chaleurs, les missionnaires semblent susciter l'admiration des curés: «on ne saurait désirer mieux», s'exclame l'un d'eux<sup>41</sup>. «J'aime beaucoup leur genre de prédication; c'est simple, familier, très instructif et surtout approprié à notre pauvre peuple», écrit un autre<sup>42</sup>. «C'est évidemment le bon Dieu qui les a envoyés. À présent, je pourrais mourir content et heureux», confie pour sa part un troisième prêtre, curé de Nouvelle<sup>43</sup>. Bravant le froid, la pluie ou la tempête, les pères, voyageant généralement en duo, s'arrêtent dix à douze jours dans chaque paroisse avec, dans leur bagage, une copie de la célèbre et fort ancienne icône *La Vierge du Perpétuel Secours*, confiée au général des rédemptoristes par Pie IX. Pendant la mission, l'image est exposée à la dévotion des fidèles, qui lui adressent leurs prières et une supplique commune. Parmi les cérémonies qui ponctuent les missions, les plus courantes sont l'amende honorable et la consécration à la Vierge, auxquelles s'ajoutent parfois le renouvellement des promesses du baptême et une procession de la croix. Dans l'année qui suit leur passage, les missionnaires reviennent dans la paroisse pour faire le «renouvellement», «cette répétition des grandes vérités, ce doigt mis sur la plaie, ce sincère examen des résolutions prises, cette revue du bon propos<sup>44</sup>», qui vise à rappeler aux pénitents leurs engagements, à les faire réfléchir à leurs manquements et à affermir leur détermination et leur foi.

Après 1883, les rédemptoristes débordent les frontières du Québec: on les retrouve dans les Maritimes, en Ontario, en Nouvelle-Angleterre, dans l'Ouest canadien et le Midwest américain, où ils prêchent aux populations francophones. Partout, ils font de la confession leur occupation «favorite<sup>45</sup>». Ces fils spirituels de saint Alphonse déplorent le «rigorisme jansénistique» du clergé canadien et des sulpiciens de Montréal, privilégiant pour leur part une morale souple et indulgente. En principe du moins, car au début des années 1880, tandis qu'ils sillonnent les diocèses québécois, certains prêtres, surtout, semble-t-il, des jésuites, se plaignent de leur sévérité au confessionnal<sup>46</sup>. L'affaire reste sans suite, mais illustre, d'une part, la difficulté de juger les pratiques pénitentielles, marquées par le sceau du secret et, d'autre part, la méfiance, la suspicion, voire les rivalités qu'entretiennent parfois entre eux les confesseurs.

## Une pastorale qui innove sans cesse

Déjà spectaculaire au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le cérémonial entourant ce temps de prédication extraordinaire que constituent les retraites paroissiales s'enrichit encore dans les dernières décennies du siècle. Par exemple, pendant les neuf dimanches qui précèdent désormais la venue des jésuites, le curé de l'endroit où ils sont attendus fait réciter le chapelet à la grand-messe pour obtenir le succès de la mission. Il exhorte aussi les fidèles à prier en famille durant une neuvaine préparatoire, dont on donne le signal chaque soir au son du «glas du pécheur»; cette cloche sonne ensuite pendant toute la durée de la mission<sup>47</sup>. La «mission des bébés» en marque l'ouverture:

Ce jour-là est un grand jour de fête. Tous les bébés se font faire la toilette à la maison et de là, dans les bras de papa ou de maman ou en carrosse, s'en viennent à l'église pour recevoir la bénédiction du père missionnaire. [Si la mission a lieu à la belle saison, les bébés apportent une fleur ou une feuille qui est déposée au pied de l'image du Sacré-Cœur; les parents y ajoutent souvent un cierge, si bien qu'on finit par en dénombrer des centaines.] Le coup d'œil d'une église remplie de bébés est saisissant. Aussi, le père qui doit adresser la parole à un tel auditoire ne s'habitue jamais et il lui arrive rarement de se tirer d'affaire sans imiter les bébés et pleurant avec eux. [Après une courte instruction, le missionnaire invite les parents à approcher leur bébé. L'orgue joue alors ses plus belles marches ou accompagne quelques chants.] Alors tous les bébés viennent par l'allée du milieu, montent à la balustrade pour donner leur bouquet et recevoir leur médaille, souvenir de «leur mission», puis retournent par l'allée latérale, vont à leur carrosse et retournent à la maison convertis et heureux!<sup>48</sup>

Après les bébés, viennent les enfants en âge de se confesser et de communier. La messe du mercredi, avec communion générale, est aussi solennelle que celle d'une première communion; les enfants repartent la poitrine ornée d'un insigne, et au chant de *En avant, marchons!* Appâtées par les cérémonies réservées aux tout jeunes, les femmes et les jeunes filles sont rejointes aisément; puis commence «la partie la plus difficile», celle qui s'adresse aux hommes et jeunes gens. Les curés des environs prêtent alors main-forte aux jésuites pour les confessions, le vendredi est consacré aux exercices de dévotion envers les âmes du purgatoire, avec procession au cimetière et amende honorable au Sacré-Cœur. Les confessions plus longues sont réservées au samedi, avant la messe solennelle et la communion du lendemain. Avant de quitter la paroisse, les jésuites prennent la matinée du lundi matin pour visiter les malades à domicile, leur porter la communion et bénir leurs objets de piété.

Pour prolonger les effets de leur prédication, les jésuites s'emploient à regrouper les hommes et les garçons de seize ans et plus dans la Ligue du Sacré-Cœur fondée à Montréal en 1883. En 1891, sans même compter les effectifs dans les petits Canadas des États-Unis, déjà cent neuf ligues paroissiales comptent 29 000 membres au Québec et dans les paroisses canadiennes-françaises des autres provinces. L'année suivante, le père Nolin fonde *Le Messager canadien du Sacré-Cœur de Jésus* pour prendre le relais de la publication française presque du même nom; ce bulletin de l'Apostolat de la prière est distribué de porte en porte dans chaque paroisse par des centaines de zélatrices du Sacré-Cœur<sup>49</sup>. Le père Édouard Hamon, lui, met l'accent sur les problèmes de la famille, les fréquentations, le blasphème et l'ivrognerie, encore et toujours. Il reprend ces thèmes et d'autres dans plusieurs petits ouvrages au style aussi simple et direct que ses instructions de retraites. Dans *Au-delà du tombeau*, publié à Paris en 1899, le jésuite dépeint la mort, la résurrection, la fin du monde, il décrit précisément le paradis (oui!) et il se fait le promoteur du respect de l'ordre social industriel. Il s'adresse en effet:

aux ouvriers, aux pauvres [...]. Sollicités sans cesse par une presse impie à la révolte contre Dieu et l'ordre social, il est nécessaire de raffermir leur foi et de confirmer leurs espérances chrétiennes. La contemplation du bonheur du Ciel obtiendra ce résultat. La pensée que Dieu choisit de préférence ses élus dans leurs rangs, la connaissance plus précise des biens qu'il leur réserve dans la Patrie leur fera accepter avec plus de résignation la situation laborieuse qui leur est faite ici-bas<sup>50</sup>.



FIGURE 12 LE PÈRE NOLIN

Archives des jésuites au Canada, Montréal, AJC, GLC-D7-1008.

Un oblat, le père Zacharie Lacasse, prêche aussi par la plume. Entre 1880 et 1892, il multiplie les publications populaires à très grand tirage pour encourager les Canadiens français à s'installer sur des terres neuves plutôt que dans les villes américaines. Sa «mine» à lui, celle dont il parle de livre en livre, c'est le fumier, l'engrais qui nourrit la terre et enrichit les colons:

Ainsi donc, mes bons amis, restons sur notre terre, travaillons avec intelligence pendant six jours de la semaine, allons à la messe le Dimanche, restons à Vêpres, et la vie passera comme toutes les choses de ce monde. Puis alors on aura une place dans le gouvernement du Bon Dieu, et là, il n'y a pas de destitutions possibles, ni de réduction de salaire<sup>51</sup>.

Les dominicains et les rédemptoristes ne sont pas en reste. Les premiers publient, à partir de 1895, *Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines*. En 1886, les seconds jettent les bases de la Confrérie de sainte Anne, élevée au rang d'archiconfrérie en 1887. Ils lancent en 1887 l'œuvre des livres et des opuscules, puis, en 1898, ils récupèrent les *Annales de sainte Anne*, alors propriété du collège de Lévis,

et font paraître diverses autres publications: le *Guide du pèlerin, Miraculés de sainte Anne, Mois, Neuvaine, Mardis de sainte Anne, Dévotion à sainte Anne, Cantiques de sainte Anne, Vie et gloires de sainte Anne* et surtout ce livre du père R.P.G. Bélanger, *La bonne sainte Anne au Canada et à Beaupré*.

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la pastorale des missions est non seulement bien installée, mais elle a innové, s'est adaptée au contexte local, a pris des colorations et des tonalités quelque peu différentes selon les communautés. L'acculturation des Canadiens français au catholicisme, qu'a poursuivie l'Église par tous les moyens au cours du siècle qui s'achève, est complétée en profondeur. De nouveaux moyens, notamment les retraites fermées, poursuivront l'inlassable travail d'évangélisation et de moralisation des populations dans les décennies qui suivront.

## NOTES

1. Pour une présentation approfondie de la neuvaine de Saint-François-Xavier et des premières missions paroissiales, Rousseau et Remiggi, 1998: 158. Sur la prédication des sulpiciens à Notre-Dame de Montréal, Rousseau, 2007: 215-240.
2. Dionne, 1910: 20-27; Têtu, 1901: 18-46. Pour une synthèse récente, Rousseau et Remiggi, 1998: 70-71.
3. Les informations générales sur ces deux congrégations sont tirées, d'une part, de Carrière (1957-1975) et de Levasseur (1983) et, d'autre part, de Gilles Chaussé (1992), de *La Compagnie de Jésus au Canada* (1942) et de Lecompte (1920).
4. Entre 1842 et 1852, on peut suivre les jésuites grâce aux *Lettres des nouvelles missions du Canada*, 1973. Sur les 92 lettres envoyées pendant ces dix années, 14 concernent le Québec, dont 12 évoquent les missions paroissiales, soit les lettres n<sup>o</sup> 1, 2, 8, 14, 18, 24, 41, 50, 60, 70, 72 et 90. Pour le travail jésuite dans les cantons de l'Est, voir *Huitième lettre: du père Félix Martin*, Montréal, 12 août 1844, 205. Cet ouvrage est conservé à la Bibliothèque des Archives au Centre Bellarmin, à Montréal.
5. Levasseur, 1983: ch. VII, et Carrière, 1957-1975, tome II: ch. XVI.
6. Archives de l'Évêché de Saint-Hyacinthe (AESH), XVV, c. 11 (Saint-Antoine), É. Crevier à M<sup>gr</sup> Bourget, 23 novembre 1844. C'est Crevier qui souligne.
7. Dans cet article, nous emploierons le plus souvent le terme générique «missions» pour parler des missions propres, mais aussi des retraites.
8. *Lettres des nouvelles missions*, 1973, *Huitième lettre*.
9. Carrière, 1957-1975, tome I: 38.
10. Carrière, 1957-1975, tome VI: 114.
11. AESH, manuscrits sur les paroisses du diocèse de Saint-Hyacinthe rédigés par Isidore Desnoyers, prêtre.
12. *Lettres des nouvelles missions* (1973), *Deuxième lettre: du père Rémi Tellier, Laprairie, 30 janvier 1844*: 152; et *Quatorzième lettre: du père Marie-Jean Mainguy, Montréal, 24 février 1845*: 277.
13. Carrière, 1957-1975, tome I: 117 et 119.
14. Archives des Oblats de Marie-Immaculée, Province Saint-Joseph, Bibliothèque des Archives, BA 108-1: Francœur, tome I, 1957: Lucien Lagier, et tome II, 1957: Antoine Paillier.

15. La Compagnie de Jésus, 1942: 116.

16. Cette section sur les qualités des missionnaires est rédigée à partir des notices biographiques ou nécrologiques de plusieurs oblats et jésuites, qu'on peut lire dans le *Dictionnaire biographique du Canada*; Francœur, six volumes entre 1957 et 1974, *La Compagnie de Jésus* (1942): 112-116; *Litterae annuae missionis canadensis Societatis Jesu a die 31a julii 1892 ad diem 31am julii 1893* (ces lettres sont publiées annuellement entre 1893 et 1896, aux trois ans entre 1897 et 1903, aux quatre ans entre 1903 et 1907, puis aux cinq ans entre 1907 et 1912). Les prêtres concernés sont, pour les oblats, Léonard Baveux, Lucien Lagier, Flavien Durocher, Alexandre-Auguste Brunet, Louis-Étienne Reboul, Jean-Marie Nédélec, François-Xavier Thérien et Joseph Royer; et chez les jésuites, Stéphane Proulx, Édouard Proulx, Pierre Prince, Georges Robichaud, Joseph Plamondon, Jean-Baptiste Nolin, Jean Resther.

17. Sur les sujets des instructions, mêmes références que pour la note 16. Voir surtout les biographies ou nécrologies des oblats Louis-Étienne Reboul, Jean-Baptiste Honorat et Lucien Lagier; celles des jésuites Antoine-Nicolas Braun et Édouard Hamon.

18. Voir *Lettres des nouvelles missions*, 1973. Lire aussi Hardy, 1999: 17-66.

19. Francœur, 1957, tome II, Joseph Royer.

20. *Dictionnaire biographique du Canada*: Fleury Beaudrand, o.m.i.; aussi Levasseur, 1983: 124.; *Litterae annuae Missionis canadensis* (pour 1892-1893).

21. *Lettres des nouvelles missions*, 1973, *Huitième lettre*: 201 (pour la croix à Rigaud) et Lecompte, 1920, tome 1: 70 (pour la restauration du tombeau de la martyre iroquoise); Carrière (1957-1975), tome I: 117 (pour la croix à Saint-Denis), tome IV: 37 (pour celle de Blanc-Sablon), tome VII: 141 et ss. (pour celles de Maniwaki et Gracefield).

22. Ce paragraphe et le suivant sont construits essentiellement à partir des biographies des oblats écrites pour le *Dictionnaire biographique du Canada*: Jean-Pierre Guéguen, Jean-Baptiste Honorat, Joseph-Bruno Guigues, Jean-François-Régis Déléage, Louis-Étienne Reboul, Jean-Marie Nédélec, Edmond Gendreau, François-Xavier Thérien et Joseph-Étienne Guinard; et de Levasseur, 1983: chapitres VII et X. Voir aussi les nécrologies de Flavien Durocher et Louis-Étienne Reboul dans Francœur, tome I, 1957, et Carrière, 1957-1975, tome II: ch. XVI.

23. G. Carrière, 1957-1975, tome II: 171, tome V: 109 et tome VII: 317 et ss.

24. Carrière, 1957-1975, tome II: 207 et 224; Francœur, tome I, 1957; Louis-Étienne Reboul et Alexandre-Auguste Brunet; *Dictionnaire biographique du Canada.*, biographies de ces mêmes oblats.

25. Joseph-Étienne Guinard et Serge Bouchard, *Mémoires d'un simple missionnaire: le père Joseph-Étienne Guinard, o.m.i. (1864-1965)*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1980, 229 p.

26. G. Carrière, 1957-1975, tome VII: 141 et ss, 156-160, 208-212.

27. Lecompte, 1920, tome II. Ce tome a été publié par chapitres dans les *Lettres du Bas-Canada* à partir de mars 1950. L'information sur Nominingue se trouve au livre 13<sup>e</sup>, publié dans le vol. IV, n<sup>o</sup> 4, décembre 1950, p. 205-226.

28. Langlais, 1942: 162.

29. «Mémoire pour l'établissement des Frères prêcheurs à Saint-Hyacinthe», dans Plourde, 1973: 21-25.
30. AESH, manuscrit sur l'histoire de la paroisse de Saint-Hyacinthe par Isidore Desnoyers, prêtre, p. 111.
31. Roy, Souvenirs d'une classe au séminaire de Québec (1867-1877), cité par Plourde, 1973: 186.
32. Père Hyacinthe Gadbois au père Faucillon, 22 juillet 1879, dans Plourde, 1973: 372.
33. Père Hyacinthe Vigeannel au père Ligiez, 16 avril 1875, dans Plourde, 1973: 189, note 158.
34. Les chiffres sont donnés par le père Vigeannel, dans une lettre au père Faucillon, le 8 septembre 1876, citée dans Plourde, 1973: 247-248.
35. Lettre du Père Faucillon au père Mathieu, 18 août 1877, citée dans Plourde, 1973: 291.
36. Danis, 1949, 39.
37. Lettres du père Hendricks, citées dans Asselin, 1981: 56.
38. Baillargeon, 1982: 73.
39. Sur l'installation des rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré, lire Asselin, 1981.
40. Lettre du père Fizez à une religieuse, 15 avril 1880 citée dans Asselin, 1981: 54.
41. Archives de l'évêché de Gaspé (AEG), Grande-Rivière ( tiroir 10), J.-O. Normandin à M<sup>gr</sup> Langevin, 22 novembre 1880.
42. AEG, Bonaventure ( tiroir 9), P.-N. Thivierge à M<sup>gr</sup> Langevin, 31 janvier 1881.
43. AEG, Nouvelle ( tiroir 71), P. Moreau à M<sup>gr</sup> Langevin, 1<sup>er</sup> décembre 1879.
44. Ferland, 1930: 58.
45. Ferland, 1930: 98.
46. Asselin, 1981, p. 59.
47. *Litterae annuae Missionis canadensis, 1891-1892*: 8-10. Commentaire: cette lettre est publiée. La référence exacte se lit ainsi: *Litterae annuae Missionis canadensis societatis jesu a die 31a julii 1891 ad diem 31am julii 1892*, Marianapolis, ex typis Privates Missionis canadensis M DCCC XC III.
48. *Litterae annuae Missionis canadensis, 1892-1893*: 6-8. Commentaire: cette lettre est publiée. La référence exacte se lit ainsi: *Litterae annuae Missionis canadensis societatis jesu a die 31a julii 1892 ad diem 31am julii 1893*, Marianapolis, ex typis Privatis Missionis canadensis M DCCC XC IV.
49. *La Compagnie de Jésus au Canada*, 1942: 148-152.

50. THamon, 1899. Ses autres principales publications, toutes des succès de librairie publiés chez le même éditeur, s'intitulent: *Pourquoi je me suis fait congréganiste? Confession et communion, Réponses à quelques difficultés des catholiques*, dans lequel il encourage les hommes à entrer dans les congrégations laïques paroissiales; *Misères humaines. Causeries familières sur quelques défauts et vices des familles*, dans lequel il est dit qu'un homme doit rester maître chez lui, qu'une mère qui élève mal son fils peut en faire un criminel et qu'un Canadien français émigré aux États-Unis devient vite vire-capot. Et enfin: *Le roi du jour: l'alcool*, où arguments scientifiques et moraux se conjuguent pour détourner de l'ivrognerie. On a là une bonne idée des thèmes des instructions de retraites et de missions jésuites de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

51. Lacasse, 1881: 90. Ses autres titres principaux sont: *Une mine produisant l'or et l'argent, découverte et mise en réserve pour les cultivateurs seuls, Une mine de pierres détachées à l'usage des cultivateurs, Le prêtre et ses détracteurs, le prêtre vengé* et *Une mine de souvenirs: pour être exploitée par mes chers compatriotes sous la protection de Marie Immaculée*.

## BIBLIOGRAPHIE

ASSELIN, Jean-Pierre (1981), *Les rédemptoristes au Canada. Implantation à Sainte-Anne-de-Beaupré, 1878-1911*, Montréal, Bellarmin, 165 p.

BAILLARGEON, Samuel (1982), *Les Rédemptoristes 1732-1982*, [Sainte-Anne-de-Beaupré], 129 p.

CARRIERE Gaston, o.m.i. (1957-1975), *Histoire documentaire de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'est du Canada*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 12 volumes.

CHAUSSE, Gilles, s.j. (1992), *Les jésuites et le Canada français, 1842-1942*, Montréal, La Compagnie de Jésus, province du Canada français, 32 p.

DANIS, Ovide (1949), *Les Rédemptoristes canadiens-français. Historique. Caractéristiques*, [Québec (Province)], 54 p.

DIONNE, Narcisse-Eutrope (1910), *M<sup>gr</sup> de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, Primat de Lorraine. Sa vie, son œuvre en Canada*, Québec, Typ. Laflamme et Proulx, 211 p.

FERLAND, Alfred (1930), *Le Cinquantenaire de l'Arrivée des Pères Rédemptoristes à Sainte-Anne-de-Beaupré, 7-8 septembre 1929. Compte-rendu des fêtes. Quelques pages d'histoire*, Sainte-Anne-de-Beaupré, Les Annales, 133 p.

FRANCŒUR, Athanase, o.m.i. (1957), *Notices nécrologiques de la province du Canada est*, tome I, 1841-1899, et tome II, 1900-1925, tapuscrits, maison provinciale OMI, Montréal, Bibliothèque des Archives BA 108 1.

*Dictionnaire biographique du Canada en ligne.*  
<http://www.biographi.ca/FR/index.html>.

GUINARD, Joseph-Étienne, et Serge BOUCHARD, *Mémoires d'un simple missionnaire: le père Joseph-Étienne Guinard, o.m.i. (1864-1965)*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1980, 229 p.

- HAMON, Édouard, s.j. (1899), *Au-delà du tombeau*, Paris, Ancienne maison Charles Douniol, 327 p.
- HAMON, Édouard, s.j. (1896), *Pourquoi je me suis fait congréganiste? Confession et communion. Réponses à quelques difficultés des catholiques*, Montréal, C.O Beauchemin & fils, x-89 p.
- HAMON, Édouard, s.j. (1903), *Misères humaines. Causeries familières sur quelques défauts et vices des familles*, Paris, Téqui, 316 p.
- HAMON, Édouard, s.j. (1903), *Le roi du jour: l'alcool*, Paris, Téqui, 138 p.
- HARDY, René (1999), *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec, 1830-1930*, Montréal, Boréal, 284 p.
- LACASSE, Zacharie, o.m.i. (1881), *Une mine de pierres détachées à l'usage des cultivateurs*, Québec, Imprimeries L.-J. Demers, 150 p.
- LACASSE, Zacharie, o.m.i. (1892), *Le prêtre et ses détracteurs, le prêtre vengé*, Montréal, Étendard, 276 p.
- LACASSE, Zacharie, o.m.i. (1820), *Une mine de souvenirs: pour être exploitée par mes chers compatriotes sous la protection de Marie Immaculée*, biographie, [s.l., s.n.], 180 p.
- La Compagnie de Jésus au Canada, 1842-1942. *L'œuvre d'un siècle* (1942), Montréal, Maison provinciale, 186 p.
- LANGLAIS, Émile-A., o.p. (1942), *Les Dominicains ou Frères-Prêcheurs*, Saint-Hyacinthe, Couvent des Dominicains, 253 p.
- LECOMPTE, Édouard, s.j. (1920), *Les Jésuites du Canada au XIX<sup>e</sup> siècle*, tome I, 1842-1872, Montréal, Imprimerie du Messager, 333 p.
- LEVASSEUR, Donat, o.m.i. (1983), *Histoire des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Essai de synthèse*, tome 1, 1815-1898, Montréal, Maison provinciale, 308 p.
- Lettres des nouvelles missions du Canada, 1843-1852*, éditées avec commentaires et annotations par Lorenzo Cadieux, s.j. (1973), Montréal et Paris, Bellarmin et Maisonneuve et Larose, 951 p.
- Litterae annuae Missionis canadensis societatis jesu a die 31a julii 1891 ad diem 31am julii 1892*, Marianapolis, ex typis Privates Missionis canadensis M DCCC XC III (1893).
- Litterae annuae missionis canadensis Societatis Jesu a die 31a julii 1892 ad diem 31am julii 1893*, Marianapolis, ex typis Privates Missionis canadensis M DCCC XC IV (1894).
- PLOURDE, Antonin-Marie (1973), *Les Dominicains au Canada: livre des documents*, Montréal, Éditions du Lévrier, 2 volumes.
- ROUSSEAU, Louis, et Frank W. REMIGGI (dir.) (1998), *Atlas historique des pratiques religieuses. Le sud-ouest du Québec au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, ix-235 p.

ROUSSEAU, Louis (2007), «Pastorale et prédication», dans Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert (dir.), *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Fides, p. 215-240.

TETU, M<sup>gr</sup> Henri (1901), *Noces d'or de la Sainte-Enfance à Québec*, Québec, Compagnie d'imprimerie de Québec, 52 p.

RÉVISION LINGUISTIQUE

Solange Deschênes

CARTOGRAPHIE

Jean-François Hardy

CONCEPTION GRAPHIQUE

Émilie Lapierre Pintal